

On est assez au courant du fait qu'une relation amoureuse entre deux personnes socialisées femmes commence souvent assez maladroitement, au point où c'en est devenu un running gag entre queers. On n'ose pas aborder, on n'ose pas draguer, on ne comprend pas lorsqu'il s'agit d'une amitié ou si c'est un flirt qui se met en place. On le sait aussi, mais il est compliqué de trouver des représentations non-tragique, si non-pornographique, d'une relation lesbienne. Dans ceci, on peut y voir une raison pour laquelle il peut être compliqué d'envisager une relation longue et romantique lorsque l'on est deux personnes qui s'assignent comme femme, puisqu'il nous est montré que ces relations sont vouées à l'échec ou simplement réduites au sexe. L'hypersexualisation du corps des personnes perçues comme femme (et non seulement la sexualisation d'une relation intime lesbienne) semble aussi jouer un rôle dans l'impossibilité pour certaines lesbiennes de se représenter en couple avec une autre lesbienne.

Nous allons utiliser le terme de *lesbosociabilité* pour décrire comment les personnes lesbiennes, bisexuelles ou pansexuelles socialisées femmes interagissent et relationnent entre elles dans le monde social. Car la manière dont les personnes lesbosociables sociabilisent et se (re)présentent n'est pas la même que celle des personnes hétérosexuelles ; on peut penser à la manière de présenter son corps - sur les réseaux sociaux il existe beaucoup de vidéos humoristiques sur à quoi ressemblent les lesbiennes et ce qu'elles portent (les bagues, les mousquetons, etc)-, de présenter son couple dans la rue, à sa famille, en public, mais déjà les lieux fréquentés peuvent être différents ; les personnes lesbosociables vont en boîte gay, (où les personnes hétérosexuelles se retrouvent en minorité), ou à certains événements comme les drag shows qui ont un public majoritairement queer. Les cercles sociaux sont autres ; on a tendance à sociabiliser avec les personnes de la communauté, ou avec les allié·sx.

Ensuite, évidemment, les manières (et les techniques sûrement) de draguer, d'aimer, de faire l'amour sont différentes, mais les manières de percevoir et d'envisager le corps des personnes socialisées comme femme, on l'a vu notamment dans la composition précédente (« Être une femme sous le stigmat de Goffman »), n'est pas forcément distincte cognitivement.

L'étude de Barbara Fredrickson et de Tomi-Ann Roberts a montré que l'objectification d'un corps socialisé femme et sa sexualisation est presque systématique, peu importe le genre de la personne qui est exposé·x au corps en question.

Cette étude nous montre aussi que le corps désigné comme féminin est sexualisé dans la majorité des publicités auxquelles nous sommes exposé·sx. Les corps ne sont alors plus perçus comme entiers et donc agissant, mais décortiqués membres par membres, objets par objets. Un membre est un membre, il ne réfléchit pas, ne se révolte pas.

Face à la constante érotisation voire sexualisation du corps des femmes (les statues de femmes nues, les publicités, ...), il est évident qu'une performance de la sexualisation de son propre corps s'opère à partir du moment où l'on s'est identifiée comme femme. Cela peut se dérouler dans sa manière de se présenter au monde social, mais déjà dans sa relation avec son propre corps on peut le ressentir fortement ; est-ce que j'arrive à percevoir mon corps autrement que comme potentiel objet sexuel ? Les attentions que j'apporte à mon corps, à qui sont-elles réellement destinées ? En étant exposé·x à la manière dont les personnes qui s'assignent homme regardent les personnes qui s'assignent femme, nous, non-homme, avons aussi adopté ce regard. C'est par le phénomène nommé en psychologie « prophéties auto-réalisantes » que les personnes ont tendance à se comporter conformément aux attentes qui leur sont projetées dessus. Cela augmente alors la probabilité que ces attentes se confirment. En psychologie de l'éducation on parle de l'effet pygmalion, où lorsque l'on projette des attentes positives sur une classe, les élèves auront tendance à produire de meilleurs résultats, et inversement. Dans le contexte de l'objectification et de la sexualisation du corps dit féminin, les attentes projetées sur ces corps sont rendues vraies par ce que l'on consomme culturellement et sont alors socialement valorisées, ce qui pousse alors à auto-réaliser une objectification et une sexualisation de son propre corps.

L'adoption de la manière patriarcale et hétéronormée de percevoir les corps des personnes qui s'assignent femme peut alors mener à des comportements hétéronormés au sein même du rapport lesbosociable. Où, alors, le corps présenté comme féminin est jugé et perçu de manière hétéronormée et binaire par toustesx. C'est-à-dire qu'il s'agit d'un corps fragile, désirable, délicat, doux, et cela impacte les rapports sociaux.

L'ex-philosophe Natalie Wynn explique que dans les relations hétérosexuelles normatives, un rapport de force se reproduit et est encouragé par la culture hégémonique ; c'est ce qu'elle nomme le Default Heterosexual Sado-Masochism (*Twilight*, Contrapoints sur Youtube, 01/03/2024), ou le sado-masochisme hétérosexuel par défaut.

Par-là, elle entend que dans les relations hétérosexuelles, le « féminin » et le « masculin » ont une série de rôles qui leurs sont attitrés et qui permettent d'alimenter les situations de dominations et que ces situations soient désirables dans nos fantasmes.

Ces rôles sont ;

Masculin	Féminin
Actif	Passif
Sujet	Objet
Aimant	Aimé
Donneur	Receveur

Poursuivant	Poursuivit
Prédateur	Proie
Conquérant	Cédant
Pénétrant	Pénétré
Voyeuriste	Exhibitionniste
Sadique	Masochiste
Dominant	Dominé/soumis
Possédant	Possédé

Wynn explique que ces rôles ne sont ni corrélés ni interchangeable dans la vraie vie ; car de manière logique et scientifique une expression de genre ne correspond pas à une position (dominant/dominé), ni à une dynamique relationnelle (poursuivant/poursuivit). Cependant dans le sado-masochisme hétérosexuel par défaut, ces rôles fonctionnent ensemble et créent des hiérarchies au sein des relations.

Or, je pense que ces dynamiques peuvent être adoptées même hors des relations entre hommes et femmes cisgenres. Les rôles hiérarchiques ne s'exonèrent pas automatiquement en sortant de l'hétérosexualité. Ces comportements de domination peuvent alors être assez commun dans les relations lesbiennes ou lesbosociables, étant donné que l'on persiste à adopter ce regard patriarcal, et qu'on présente toujours une certaine misogynie intériorisée qui place les personnes dans certains rôles. Et donc, même au sein d'une relation lesbosociable, une personne pourrait prendre les rôles attribués au « masculin » et l'autre, ceux attribués au « féminin », comme si cela nous permettrait d'atteindre un certain équilibre dans une relation. Ce faux équilibre qui est donc encouragé par l'hétéronormativité.

La dimension lesbosociable la plus hétéronormée serait la figure de l'« hétéro-curieuse ». L'hétéro-curieuse cherche alors une relation exclusivement sexuelle avec une personne de genre féminin, ponctuelle, bannissant totalement l'idée d'entamer une relation amoureuse. Cependant, cette pratique étant problématique, car elle cache à peine le fait de considérer une personne comme un objet qui pourrait subvenir à ses fantasmes « les plus fous », j'ai le sentiment qu'elle est de moins en moins avouable. Voire même pratiquée ; si tu désires une pratique sexuelle avec une personne du même sexe, ou ne se désignant pas du sexe « opposé » au tien, tu sors simplement de l'hétérosexualité. Cependant, cela ne signifie pas sortir de l'hétéronormativité.

Cependant, il apparaît qu'un certain groupe social se désignant comme lesbien, bisexuel ou pansexuel (et donc pas « hétéro-curieux ») n'envisagerait les relations avec des personnes qui s'assignent femme comme des expériences uniquement sexuelles et

non comme des expériences potentiellement romantiques. Ces relations sont donc exclusives à la sphère privée ; ni montrables, ni présentables au monde social. Une sorte d'honte de soi et de l'autre semble donc sous-jacente à ces pratiques. Ceci n'encourage ni ne facilite la normalisation des couples lesbiens et, en soit, contribue à l'image hypersexualisée des relations intimes lesbiennes ; où deux personnes socialisées comme femme, si elles ont une relation sexuelle, ne peuvent être que des copines qui couchent ensemble.

Cependant, un autre comportement est assez courant, et il entre en opposition à ceux décrits précédemment. Les personnes qui s'assignent femme et se désignant comme lesbiennes, bisexuelles ou pansexuelles, se renseignant de manière plus approfondie sur les questions de genre, sexualité et de féminisme paraissent alors développer une sorte de peur vis-à-vis d'une autre personne qui s'assigne comme femme. Sur TikTok ou dans les réels Instagram, c'en est presque devenu une trend, où les lesbosociables expriment leur « peur » des autres femmes à cause de leur beauté, leur charisme, et de ce qu'elles représentent. Plutôt que de peur, on pourrait parler d'admiration, et en ce cas, cela crée une distance entre les personnes. Or, il est moins question d'éviter consciemment et par choix une relation amoureuse avec une autre lesbosociable, mais où la peur d'agir justement « comme un homme », ou plutôt de manière hétéronormée et patriarcale immobilise.

Alors, à l'inverse, on pourrait d'avantage appréhender la relation sexuelle par peur de poser un regard masculin sur le corps de sa partenaire, et donc de reproduire les schémas de discriminations, de domination et de violence, où l'on omet la dignité de sa partenaire sexuelle. Cependant, appréhender le corps perçu comme celui d'une femme avec tant d'inquiétudes, bien que cela soit fondé sur le respect de l'autre, crée alors une distance entre les personnes. Il est primordial de respecter son partenaire et son corps dans son intégrité, dans sa dignité, mais il faut éviter d'alors considérer ce corps comme un temple, un sanctuaire sacré, intouchable et fragile, car il serait, dans ce cas, à nouveau déshumanisé et alors ces corps perçus comme féminin retourneraient au statut de trophée, et toujours associés à quelque chose que l'on pourrait au final conquérir, posséder, et que l'on désire. Le désir en soit n'est pas un problème (sauf pour les stoïciens et les épicuriens), simplement dans le cadre de la lesbosociabilité, le désir de l'autre semble complexe à exprimer, car trop ancré dans la culture hétérosexuelle. Et c'est ce qu'on cherche à éviter quand on désire des relations égalitaires.

Voilà les réflexions non-abouties que j'ai eu sur pourquoi pour certainex-s lesbosociables, cela nous paraît compliqué de se mettre en couple.